Baumer Christoph,
Die Südliche Seidenstraße, Inseln im Sandmeer – Versunkene Kulturen der Wüste Taklamakan

Mayence, Verlag Philipp von Zabern, 2002. 108 p.

L'ouvrage de l'archéologue suisse Christoph Baumer est consacré aux villes-étapes de la route longeant le versant sud du désert du Taklamakan, en Asie centrale, qui pendant plusieurs siècles constitua l'un des itinéraires commerciaux désignés par les historiens modernes sous le terme de « route de la soie ». Il combine deux types distincts de matériaux : une bibliographie de près de 300 titres et les résultats des expéditions archéologiques de l'auteur dans les années 1990.

Comme le rappelle Baumer (curieusement, c'est en conclusion qu'intervient cette mise au point historique), l'intérêt des historiens occidentaux pour la région qu'il désigne le plus souvent sous son appellation géographique de bassin du Tarim (située dans l'actuelle région du Xinjiang, en Chine populaire) remonte à la fin du XIX^e^ siècle, avec les expéditions archéologiques de chercheurs comme Sven Hedin ou Sir Aurel Stein, abondamment cités par l'auteur ; cette première phase d'étude prit fin dans les années 1930 pour des raisons géopolitiques et diplomatiques, et ce n'est que dans les années 1980-1990 que la région fut à nouveau rendue accessible aux archéologues. Baumer lui-même a effectué deux campagnes de fouilles dans le sud du Taklamakan, en 1994 et 1998, et ses résultats sont présentés dans l'ouvrage qui se compose d'une dizaine de petits chapitres.

Les 4 premiers chapitres sont consacrés à l'histoire du bassin du Tarim depuis l'âge du bronze, selon des considérations ethniques et culturelles essentiellement. Dans un premier chapitre relatif à « la route de la soie, un pont entre Orient et Occident », Baumer rappelle les conditions climatiques extrêmes qui sont celles du bassin du Tarim, abritant sur 338 000 km^2 le désert du Taklamakan, conditions qui ont paradoxalement permis l'excellente conservation de momies humaines, de documents écrits sur des supports aussi fragiles que le papier ou la soie, et de structures de bâtiments en bois. Il évoque les sources écrites (chinoises essentiellement, mais également occidentales) attestant l'existence de routes terrestres longeant le Taklamakan et servant au grand commerce qui mettait en contact l'Empire chinois et l'Empire romain depuis au moins la période Han (202 av. J.-C. - 220 apr. J.-C.). Il décrit en détail les trois itinéraires composant la route de la soie ; la route méridionale, à laquelle il s'intéresse, longeait le sud du bassin du Tarim et reliait les villes de Dunhuang et Kashgar en passant par une série de villes-étapes telles que, d'est en ouest, Miran, Endere, Niya, Rawak et Khotan ; une carte détaillée illustre son propos (p. 10). Suivent des considérations assez générales sur l'histoire de la route de la soie, qui passent sans transition de la période romaine à la domination mongole. Baumer semble considérer l'avancée musulmane dans la région comme un facteur limitant le commerce par voie terrestre au profit de la route maritime de l'océan Indien ; selon lui, seule la *Pax mongolica* des XIII^e^-XIV^e^ siècles aurait rétabli la sécurité des routes nécessaire à la circulation des commerçants. Il cite également le témoignage de Marco Polo qui emprunta la route sud de la soie dans les années 1273-1275.

Le second chapitre est consacré à « l'immigration indo-européenne dans le bassin du Tarim » ; se fondant sur la découverte de nombreuses momies dans les années 1990, Baumer retrace deux vagues d'arrivée de peuples indo-européens à l'Âge du Bronze ; s'appuyant sur les caractéristiques physiques des momies et sur les rituels funéraires, il semble particulièrement soucieux de souligner que l'arrivée de peuples « asiatiques » ne se serait faite que plus tardivement, à l'Âge du Fer, avec l'installation dans la région des Xiongnu, peuple turco-mongol apparenté aux Huns. Sans véritable transition, il retrace ensuite la lutte des différents grands pouvoirs de la région pour contrôler la route de la soie. La domination chinoise, instaurée dès l'Antiquité puis interrompue, fut rétablie sous la dynastie Tang (618-907) qui installa des garnisons dans quatre villes importantes du bassin du Tarim, notamment Kashgar et Khotan. La fin du VII^e^ siècle fut marquée par la conquête tibétaine, puis le VIII^e^ siècle par l'affrontement des pouvoirs Tang et omeyyade, qui se solda par la bataille de Talas en 751, dont les troupes musulmanes sortirent victorieuses. Fin VIII^e^ siècle, une nouvelle période de domination tibétaine sur les villes du sud du bassin du Tarim est attestée par des inscriptions reproduites par l'auteur. Enfin, la seconde moitié du IX^e^ siècle fut marquée par l'arrivée de peuples ouïghours qui prirent le contrôle de la partie septentrionale de la région, puis de l'ensemble du bassin du Tarim. La région ne passa sous domination musulmane qu'avec la conquête karakhanide au début du XI^e^ siècle (prise de Khotan en 1006), marquant la limite orientale de l'expansion de l'islam.

Le chapitre suivant s'intéresse au rôle joué par la route de la soie dans la diffusion des grandes religions, par l'intermédiaire des commerçants (Baumer souligne au passage le rôle crucial des Sogdiens), mais aussi et surtout des moines, pèlerins et missionnaires qui empruntaient les mêmes itinéraires que les marchands. Sans rien apporter de nouveau sur le sujet, s'appuyant en grande partie sur les traces archéologiques du phénomène (fresques murales, monastères...), il retrace l'avancée vers la Chine du bouddhisme, du nestorianisme et du manichéisme à travers la route de la soie ; il ne consacre à l'islam qu'une demi-colonne extrêmement succincte, se contentant de signaler l'implantation durable de la religion musulmane en Asie centrale (p. 36).

Les chapitres suivants, consacrés aux principaux sites archéologiques jalonnant la route de la soie méridionale, sont d'un apport inégal, certains se contentant de

BCAI 22 (2007) Baumer Christoph : Die Südliche Seidenstrasse, Inseln im Sandmeer – Versunkene Kulturen der Wüste Taklamakan, recensé par Vanessa Van Renterghem
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

fournir une synthèse d'informations antérieures, d'autres bénéficiant de l'apport des fouilles de l'auteur. Pour chaque site ou ville, il retrace brièvement l'histoire du lieu et évoque les expéditions des archéologues du début du XX^e siècle, notamment Hedin et Stein, reproduisant les plans établis par ces derniers. Les développements sur Kashgar, Khotan et Rawak, la description de la forteresse tibétaine de Mazar Tagh, à l'intérieur du Taklamakan, l'évocation des archives découvertes par Stein (en langues chinoise et indienne à Niya, en tibétain à Miran) et le chapitre sur la ville de garnison chinoise de Loulan, abandonnée au IV^e siècle apr. J.-C., n'apportent aucune information nouvelle et se basent presque uniquement sur les comptes-rendus de fouilles des années 1900 à 1930.

Plus originaux sont les chapitres concernant Dandan Oilik, Karadong et Endere, où Baumer a conduit des fouilles en 1994 et 1998. Il décrit ainsi les nouvelles structures, essentiellement des monastères, trouvées à Dandan Oilik, ancienne oasis de la partie méridionale du Taklamakan où furent découvertes des milliers de représentations bouddhistes. La ville était particulièrement prospère du VI^e au milieu du VIII^e siècle ; assiégée par les Tibétains en 756, elle fut visiblement abandonnée avant la fin du VIII^e siècle. S'appuyant sur l'analyse de certaines fresques murales, Baumer formule l'hypothèse que Dandan Oilik, ville comportant un très grand nombre de monastères bouddhistes, était un lieu de pèlerinage dédié aux questions de santé ; il semble contrarié de ne pouvoir se prononcer sur l'appartenance ethnique de ses habitants.

Il décrit ensuite le site de Karadong, abritant un caravansérail fortifié de l'époque Han, et aussi deux temples bouddhistes et des traces d'agriculture irriguée. Plus à l'est, Endere fut au VIII^e siècle un centre administratif et militaire chinois, avant d'être conquis en 791 par les Tibétains qui y construisirent une citadelle. Baumer décrit deux pierres inscrites en kharoshthi, datant de 263 apr. J.-C., qu'il y a découvertes, et discute leur importance historique. Il s'intéresse ensuite au lac de Lop Nor, que de nombreux Occidentaux cherchèrent à identifier à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, et dont il retrace les modifications de forme et d'emplacement au cours des siècles.

Le point fort de l'ouvrage est constitué par ses illustrations, nombreuses et de très bonne qualité : photographies des sites archéologiques, des structures et du matériel trouvés lors des fouilles, reproduction des fresques murales, des fragments de tissus et des documents écrits, documentation sur les populations actuelles des villes du bassin du Tarim, photographies des momies et plans de fouilles (de Hedin, Stein et Baumer) font du livre une source iconographique appréciable et documentée, aux légendes précises. Le contenu historique, très orienté vers l'étude ethno-culturelle des populations du bassin du Tarim, vise à prouver le rôle de l'Asie centrale comme « premier exemple de société multi-culturelle » (p. 99), mettant l'accent sur l'influence des peuples indo-européens dans la transmission de techniques (métallurgie, équitation) vers l'Orient, et évoquant la diffusion inverse de techniques chinoises (fabrication de la soie et du papier) vers l'Occident. Les spécialistes des mondes musulmans médiévaux seront déçus par la place plus que réduite accordée, dans la partie historique et culturelle, aux peuples du *dār al-islām*, quasiment absents des analyses de l'auteur ; il est particulièrement révélateur que l'ouvrage ne cite qu'à deux reprises la dynastie omeyyade et n'offre aucune mention des Abbassides, bien que l'analyse historique se poursuive jusqu'au XIV^e siècle ; de même, si Baumer utilise abondamment (dans leurs versions traduites) des sources chinoises, tibétaines, indiennes et occidentales, il semble ignorer complètement les sources arabes (par exemple le récit du voyageur Abū Dulaf, qui emprunta les routes d'Asie centrale jusqu'en Chine au milieu du X^e siècle de l'ère chrétienne), de même que les ouvrages des spécialistes de l'Asie centrale sous domination arabo-musulmane, absents de sa bibliographie. On déplore par ailleurs que l'auteur n'ait pas précisé les lieux et maisons d'édition des ouvrages mentionnés.

Outre les apports archéologiques (concernant des sites tous antérieurs au IX^e siècle), l'ouvrage a le mérite d'offrir une synthèse, certes partielle, de l'histoire d'une région située aux confluents d'influences politiques et culturelles variées ; il intéressera à ce titre qui souhaite voir retracer l'histoire événementielle de la domination chinoise et tibétaine sur le bassin du Tarim. Aux spécialistes de l'islam médiéval, il offrira avant tout une ouverture sur l'histoire politique des voisins orientaux du *dār al-islām*, car, malgré son titre, il ne s'intéresse que très peu aux aspects commerciaux de la route de la soie, mais fonde sa problématique centrale sur le rôle des populations indo-européennes, la diffusion du bouddhisme et les synthèses « multiculturelles » ayant vu le jour dans la région, de l'Antiquité aux VIII^e-IX^e siècles.

Vanessa Van Renterghem
Inalco - Paris

BCAI 22 (2007) Baumer Christoph : Die Südliche Seidenstrasse, Inseln im Sandmeer – Versunkene Kulturen der Wüste Taklamakan, recensé par Vanessa Van Renterghem
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net